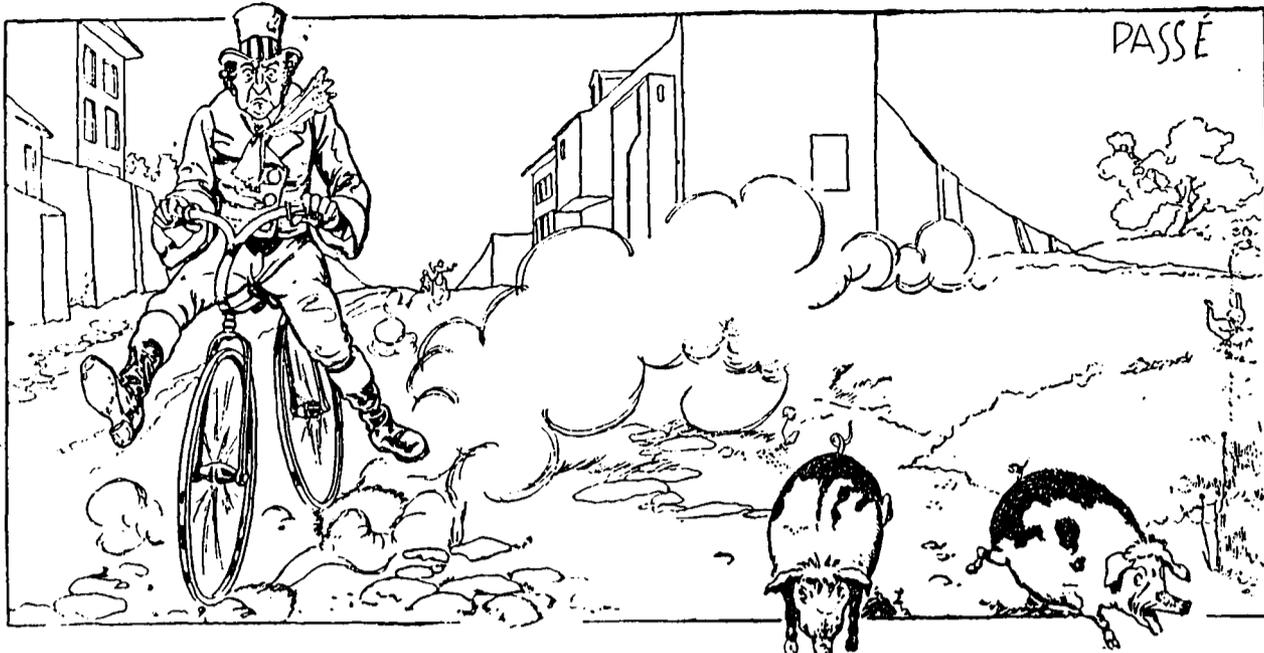


ÉVOLUTION DE LA BICYCLETTE



I. — PASSÉ.

UN REVENANT

Sur le bord de la route, à l'entrée du village, immédiatement dominée par le haut clocher qu'entourent, suivant l'antique usage des campagnes, les blanches tombes de l'étroit cimetière, construite à mi-côte d'une pente rapide au bas de laquelle s'étend la riante vallée où l'Oise, encore près de sa source, déroule son ruban d'argent, sinueux et mince, une maisonnette en briques, composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier couvert d'ardoises, avec une enseigne qui se balance au vent, affriolante pour le voyageur averti : *On est mieux ici qu'en face...*

Un perron de cinq marches ; une porte vitrée s'ouvrant sur un couloir central, qui traverse l'habitation d'outre en outre ; de l'autre côté, de plain-pied, un enclos bordé d'une haie, ni cour ni jardin, où des volailles picorent en liberté ; à gauche, une niche meublée d'un gros chien de garde, Tom, attaché tous le jour, et qui passe son temps à aboyer furieusement, en tirant sur sa chaîne ; à droite, une construction rudimentaire en planches, adossée à la maison, et servant à la fois de poulailler, d'étable à pores, et d'écurie à un âne magnifique, répondant au nom de Siméon ; tel était le domaine de Jérôme Coquisart, aubergiste, ainsi qu'en faisait foi le revers de l'enseigne : JEROME COQUISART, DÉBITANT.

Jérôme, le père Jérôme, comme on l'appelait, bien qu'il n'eût pas d'enfants, était marié. Zélia Coquisart, une forte commère, haute en couleur, s'entendait comme pas une à faire marcher un ménage. Avec eux demeurait Alfred Coquisart, le frère cadet de Jérôme, un vieux garçon, auquel la maison appartenait de moitié. Il occupait le côté gauche, Jérôme et sa femme le côté droit. Tous trois vivaient en parfaite intelligence, d'une vie uniforme et réglée, se partageant la besogne avec une régularité mathématique. Le matin, pendant que Zélia faisait les lits, et que Jérôme balayait la salle commune, Alfred veillait à la nourriture des animaux, faisait le pansage à Siméon, lui donnait la botte, le menait boire, et lui apportait, même, un peu d'avoine. L'après-midi, Alfred travaillait à la terre, jardinait, et c'était Zélia qui se chargeait du repas des bêtes.

L'auberge prospérait. Pas un piéton et pas un voiturier, qui, séduit par la propreté de la maisonnette, le carrelage rouge toujours fraîchement couvert de sable jaune, les vitres bien nettes, les rideaux bien blancs, et la mine avenante de Mmo Coquisart, n'entrât se rafraîchir un brin chez le père Jérôme, en arrivant au village. Comme on avait de l'ordre, on réalisait quelques économies ; et comme on n'avait aucune confiance dans les notaires, les hommes d'affaires, non plus que dans les grandes compagnies industrielles, on enfouissait ces économies dans un vieux bas, dûment roprésé, et dont Zélia avait la garde. Elle et Jérôme, seuls, con-

naissaient l'existence de ce trésor. Alfred ne le soupçonnait même pas. Insouciant par nature, il n'avait pas de besoins, et se contentait de demander de temps en temps à sa belle-sœur une pièce de quarante sous, les jours de marché, quand il allait à la ville.

Cependant le père Jérôme se faisait vieux. Un matin qu'il était descendu à la rivière, pour pêcher à la ligne, le pied lui glissa, et il tomba dans l'eau. Un passant, accouru à ses cris, réussit à le tirer d'affaire. Mais le pauvre homme rentra chez lui trempé, grelottant. Il se mit au lit. Une fluxion de poitrine se déclara, et bientôt son état fut désespéré. Avant de mourir, il fit à sa femme ses dernières recommandations :

— J'crais ben... que j'sons perdu, lui dit-il, je sens que j'n'irons pas long

t'à c'heure. Acoute... Zélia... Acoute-moué ben... Faut et'juste... Alfred est mon frère... Tu sais ben... c'magot... c'bas d'laine... Quand je n'srons pu là, t'y en donneras la moitié... Ammon?... promets-le moué...

Zélia pleura à chaudes larmes.

Elle promit ; et le père Jérôme s'éteignit paisiblement.

On l'enterra dès le lendemain, dans le petit cimetière, tout près de son enclos, à quelques mètres de sa maison.

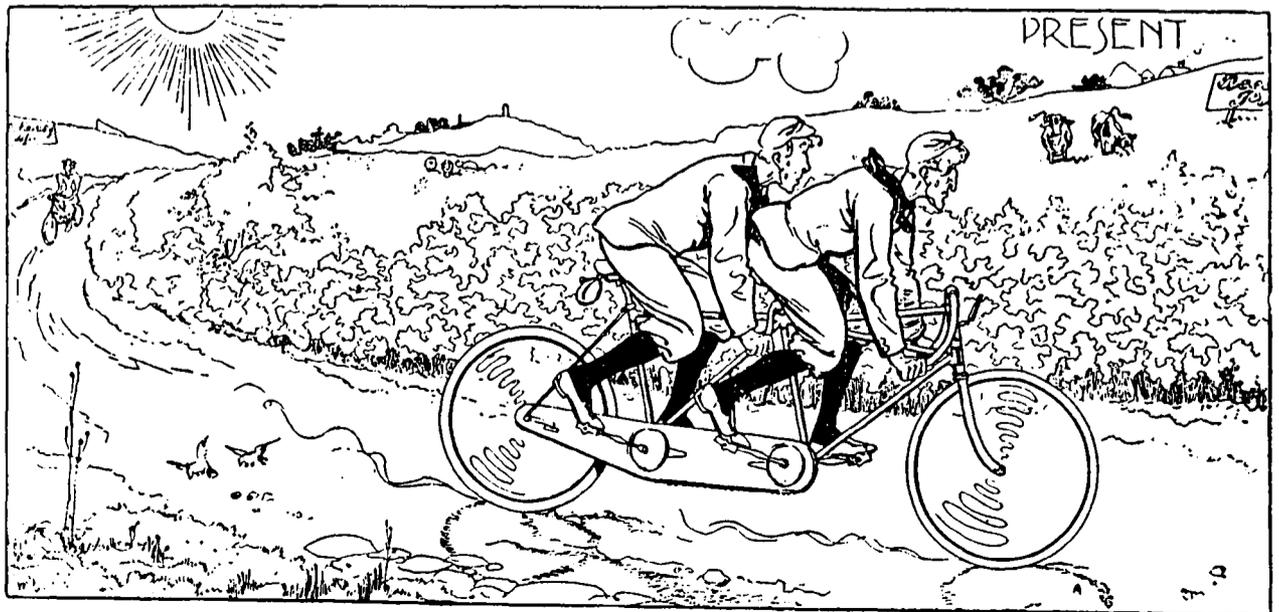
Au retour de la funèbre cérémonie, Alfred se dépouilla de sa redingote noire, passa sa blouse, M^{me} Coquisart ôta son long voile de deuil, mit son tablier, et tous deux déjeunèrent tristement, l'un en face de l'autre, sans mot dire.

Aussitôt que son beau-frère fut parti aux champs, Zélia, restée seule dans sa chambre, ferma sa porte avec soin, souleva le matelas du lit, plongea la main dans la paillasse, en tira le fameux bas de laine, gonflé d'argent et d'or, et en versa le contenu sur la table.

Il y avait là des monnaies de toutes les époques et de toutes les provenances, depuis les larges pièces de cent sous jusqu'aux petites pièces de vingt centimes, et des pièces de dix francs, et de beaux louis d'or, et aussi quelques billets de banque : en tout, un peu plus de trois mille francs.

Zélia, ayant compté la somme, en fit deux parts égales, et poussa un énorme soupir.

— Y a pas à dire... faut qu'y donne... pisque Jérôme l'a voulu... c'est sacré... c'égale, c'est dur tout d'même... quinze cents et des francs, ça s'trouve point dans l'pas d'un cheval... Quoi qu'y va fair' ed'tout c't'argent-là, bon Dieu?... L'dépenser, bié sûr... C'est malheureux pour ça... Y n'y songe point... y n'a mie b'soin... N'a-t-il point tout c'qui l'y faut ici ? C'pauv' Jérôme !... à quoi qu'y pensait d'mavoir dit ça ?... Y n'avait pas sa connaissance, bié sûr... Ah ! ma fine ! j'y donnerai point c'est trop bête... Qui qui l'saura ?...



II. — PRÉSENT.